

Un jeune serre-frein dans le grand Nord

Deux ans après cet état de choc général provoqué par le discours du président, Odette ne parvenait toujours pas à sortir de chez elle. Premier confinement oblige face à la pandémie, elle s'était tenue à carreau. Malheureusement, d'obéissante, elle était devenue agoraphobe.

Ras-le-bol, Hugo, son petit-fils, ne se taperait pas un confinement numéro 2. Depuis le temps qu'il voulait tailler la route...

Sac à dos en bandoulière, trous dans les poches de son jean usé, il était parti sur un coup de tête, sans prévenir personne, pas même Odette.

Les gens bêlaient comme des moutons, c'en était assez, Hugo, lui, il l'avait décidé, n'en serait pas.

Non, il ne serait pas cet être soumis, mouton parmi les moutons. Non, il ne participerait pas à l'obéissance civile, non, il ne serait pas docile. Il l'avait décidé, contre vents et marées. Pour ce que cela avait donné pour son Odette de grand-mère, non, il ne continuerait pas dans la même voie.

Pauvre idiot que le peuple en marche, ça sentait la mollesse de l'esprit et la force de la bêtise. C'était à celui qui bêlait le plus fort. L'humanité, ça sentait le sapin.

Oui ça, ça voulait donner du sens, ça courait après le Graal, ça se piétinait, ça ouvrait sa grande gueule, ça protestait en jaune... Puis plus rien. Un confinement. 2 confinements. Le grand silence de l'humanité. Le bonheur des autres espèces Du jour au lendemain, plus personne, non, plus personne pour crier à l'injustice. La révolution avait déjà enterré sa hache de guerre. À bon entendre !

Hugo avait entendu.

Il ne finirait pas tel le mouton, dans les assiettes d'un banquet familial, ou dans celles d'une fête d'anniversaire de cadres dynamiques en goguette pour qui le repas ne

relèverait pas de la première importance. Il fallait être sou comme cochon, être le plus cochon des cochons, s'envoyer en l'air, tâter de la poudre ou prendre un TGV, dans ces soirées, on se devait d'être plus que ... sinon la fête serait tragiquement ratée, et on ne rate pas chez ces gens-là, il est de mise de respirer le même air nauséabond que la majorité gagnante.

Finie la mascarade, terminées les corvées chez Odette pour qui rien ne pouvait plus ni surprendre, ni lui rendre son sourire. La jeunesse, quelle jeunesse pour Hugo ? Papa et maman, sur les coups de 8h30, morts sur le coup. "Un banal accident de voiture" avait écrit le journaliste de la Voix du Nord, ajoutant "au moins, ils n'ont pas souffert". Ironie du sort, farces du destin, le savoir ne changeait rien. Un jour T, Hugo avait encore ses parents. Le lendemain, au réveil, plus rien. C'est à ce moment T que sa vie prit un virage à 365 degrés. Odette, il ne lui restait plus qu'Odette, et personne d'autres pour partager sa souffrance.

Pourquoi, dans un tel monde si changeant, vouloir se lier à quelqu'un, alors que tout avait tendance à disparaître ?

Hugo vivait comme dans l'obscurité, il avait dû construire son monde, avec ses règles, ses lois, et ses propres murs. Il était prêt à en sortir mais franchir une telle frontière, il en était conscient, pourrait se révéler dangereux. Tant pis, il avait décidé, ce n'était pas le genre à revenir sur ses décisions.

Ce voyage pourrait-il lui rendre la lumière qu'il avait égarée depuis cette perte ?

Odette, ignorant son départ, ferait tout comme à son habitude : L'attendre. Odette, et son air froid. Odette et sa générosité, elle avait le cœur sur la main, répétait-on dans son village natal du bassin minier.

Une vraie fille de ch'Nord, papa à la mine, maman éreintée à 40 ans par les tâches quotidiennes, et les nombreuses grossesses. À l'époque, rare était la grande famille ouvrière à user d'un moyen de contraception. La méthode des températures faisait des miracles dans les classes populaires, explosant le taux de natalité. Erreur monumentale de croire qu'un thermomètre pouvait tout régler en la matière. Cela valut à la mère d'Odette 3 avortements dont deux à Amsterdam, loi française oblige. Le dernier se déroula en France, en pleine loi Veil, "le pire" aimait-elle à le rappeler. À 80 ans, plus de temps à perdre avec des sornettes, Odette flirtait, se moquant bien

des qu'en-dira- t-on. Elle le savait que trop, comme un couteau en plein cœur, la vie pouvait aller vite pour se raccourcir. Après tout, elle était née entre deux avortements. Son petit appartement Lillois dont le salon donnait fenêtre sur rue lui laissait tout le loisir de profiter du défilé permanent des hommes bien habillés pour leur travail, leurs sorties à l'opéra, au théâtre, ou au bistrot du coin, tapant le carton en dégustant une bonne blonde.

Odette avait toujours été ce qu'on appelle une femme à hommes, évidemment elle détestait cette appellation, mais elle n'en faisait plus de cas. "Tout de même, on cause moins de soucis à un homme à femmes", soulignait-elle autrefois.

Malgré son œil gauche Sartrien, et sa forte myopie qui lui donnait l'air d'une chouette, Odette plaisait. La liaison qu'elle entretenait depuis peu facilita la décision d'Hugo. Elle lui avait cachée, mais il était loin d'être dupe : La mousse à raser dans la salle de bains, deux serviettes... Rien que son allure générale la trahissait. Elle avait retrouvé le sourire. De nouveau, elle sortait. Merde, elle avait dit merde au deuxième confinement. Depuis deux, trois mois, elle fréquentait un homme, 20 ans plus jeune qu'elle. On aurait pu se faire du soucis pour elle. Pas Hugo. Il la connaissait, Odette savait mener sa barque. Après tout, elle n'avait jamais manqué d'argent. D'ailleurs, l'argent qu'elle possède reste un mystère, mais j'ai ma petite idée...

Il était temps pour son petit-fils de la mener, sa barque.

Il entama son long périple et traversa une France vide. Le deuxième confinement avait sonné, pas question d'obéir, il avait déjà assez perdu de temps. Il se confronta à la difficulté de dormir dehors dans le froid, prendre une douche à la petite semaine, trouva du travail comme serveur dans un petit village du Finistère. À l'instar de Kerouac, il allait parcourir le pays et écrire, parfois heureux, parfois malheureux de trouver en l'humanité l'espoir comme la déchéance des âmes perdues dans le pognon.

On lui volera son premier salaire. Miséreux, il se retrouvera serre-frein au Canada, après avoir échappé à la folie d'un vieil oncle maternel et rencontré une belle âme, conducteur de trains.

Hugo avait changé. Il s'était réveillé libre. Au nom de la liberté, il pouvait y laisser sa peau, mais il irait jusqu'au bout. À quoi bon vivre s'il fallait rester prisonnier de la Caverne, sans lumière, il était temps de s'insurger contre l'ordre établi, l'injuste misère, et le destin.

Aucune frontière ne pourrait le stopper.

Il fallait vivre debout. Ou il ne fallait pas vivre du tout.